

AU GRÉ DU VENT

GAZOUILLIS

Petit oiseau qui vole autour de ma fenêtre,
Oh ! permets à ma main de se rendre ton maître !
Ton plumage est si beau,
Qu'il fait rêver celui qui te voit, ô bel ange,
Savourer chaque jour un bonheur sans mélange.
Sans souci du tombeau.

Laisse-moi partager les secrets de ta vie :
Dis-moi comment on fait en dépit de l'envie
Pour être si charmant !
Pour chanter comme toi dis-moi ce qu'il faut faire.
De ton vol gracieux apprends-moi la manière,
Je serais si content !

Hélas ! je le vois bien, ma parole inutile
Ne trouve aucun écho dans ton cœur indocile,
Tu ne m'écoutes pas !
Ah ! je t'aime pourtant, petit oiseau volage,
De ma légèreté douce et vivante image :
Oh ! viens, descends plus bas !

Veux-tu, viens dans ma main, viens, tu seras mon frère,
Au moins d'une façon inconnue à la terre.
Qu'on ne soupçonne pas !
Je te consolerais quand tu seras en peine,
Et quand mon âme, à moi, de douleur sera pleine,
Ami, tu chanteras.

Viens, écoute ma voix. Ma parole sans charmes,
Peut bien, je le sais trop, te causer des alarmes :
Pourtant, assure-toi,
Si ma parole est rude, il n'en est pas de même
De mon cœur : ne crains rien, petit oiseau que j'aime,
Viens, descends jusqu'à moi.

Hélas ! tu t'es enfui, méprisant ma parole,
Ingrat !—Non, tu fais bien. Va sous le ciel bleu, vole,
Tu seras plus heureux.
Ah ! je te comprends bien, tu redoutes la cage,
Tu préfères l'air pur, les senteurs du bocage,
Et l'infini des cieux.

Ne te plains pas, mon cœur, il n'est pas infidèle :
Il aime à voler et sa chanson si belle
Ne peut l'être en prison :
Il lui faut le grand air, la liberté, la vie,
Pour lancer vers le ciel la touchante harmonie
De sa douce chanson.

A.-H. DE TRÉMAUDAN.

Kérane par Montmartre, Assa., T. N. O.

SILHOUETTE

Le nom de M. Uldéric Tremblay, —l'auteur de cet écrit—est connu d'un groupe d'amis et des journalistes. Le public l'a lu sans le connaître puisque les attachés aux journaux quotidiens signent rarement leurs œuvres. Je suis heureux d'introduire aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ce jeune homme de talent qui a déjà vaillamment combattu, un peu partout, dans le domaine de la presse. Il débuta à la *Minerve*, en 1895 ; fonda, en janvier 1898, la *Défense* de Chicoutimi, qu'il rédigea jusqu'au mois de mars 1899, avec la collaboration distinguée de M. Amédée Denault, puis, la même année, il fut appelé à la rédaction du *Courrier de l'Ouest*, de Chicago, entra ensuite au *Journal*, dès sa fondation, puis à la *Patrie*, de février à mai 1901. Enfin, occupe actuellement une place à la rédaction du *Journal*. —ANTONIO.

Non, ce n'est point du dernier congrès féministe, ni de celui d'avant ; ce n'est pas non plus des prérogatives masculines ; ce n'est pas davantage de la récente guerre de Chine, ni même de la guerre d'Afrique, que j'ai à vous parler, fidèles lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ. Je laisse à d'autres le soin de vous entretenir de ces graves problèmes, et de les résoudre, si le cœur leur en dit. Pour moi, on m'a chargé d'une tâche beaucoup plus douce, plus agréable et plus délicate aussi—oh ! mais si délicate !... Je commence donc sans autre préambule, et je vous présente... Au fait, s'agit-il bien de vous présenter quelqu'un ? Qui de vous ne connaît pas Solange, la charmante chroniqueuse du *Journal*, autrefois la Fauvette du MONDE ILLUSTRÉ ? Tous, vous avez lu ses écrits, vous l'avez admirée, vous l'avez aimée. Car on aime Solange rien qu'à la lire ; on l'aime à cause de la noblesse et de l'élévation de sa pensée, à cause de l'agrément de son style, à cause aussi de la note de sincérité et de franchise qui se dégage de ses écrits. Peu de femmes, et non avis, ont mieux compris et mieux réalisé ce souhait de Joseph de Maistre, for-

mulé dans les *Soirées de Saint-Petersbourg* : " Que les femmes soient heureuses de la part qui leur est dévolue. Elles sont chargées de former l'homme à la foi, à l'espérance, à l'amour ".

La foi, l'espérance, l'amour ! Voilà bien ce qui borde de l'âme de Solange, voilà ce qui chante en elle avec des harmonies victorieuses. Son œuvre est un cantique où elle a mis toutes les ardeurs de sa piété, où elle a exalté les sublimes grandeurs de son culte. Et l'inspiration religieuse n'a point nui à son talent ; au contraire, elle lui a donné des ailes pour s'élever plus haut.

Toujours " heureuse de la part qui lui est dévolue," Solange est restée bien femme aussi, étrangère à l'ambition rénovatrice de celles de son sexe, qui, devenues plus ou moins *gens de lettres*, trouvent leur horizon trop étroit, leur sphère d'influence trop limitée, aspirant à partager le rôle social de l'homme au nom de je ne sais quels vagues principes de droit méconnu à la liberté, à l'émancipation, à l'indépendance.

Ce n'est là qu'une toquade destinée à faire des agglomérations d'incomprises et d'éternelles mécontentations.

Je ne puis m'empêcher de féliciter Solange de n'avoir jamais donné dans ce travers. Qu'elle continue à enseigner que, pour la femme, le meilleur moyen de s'élever et de se maintenir en dignité, comme disait récemment M. Jules Lemaitre, n'est pas de faire l'homme ; c'est, au contraire, d'être très femme, non

l'idéal, la poésie, le rêve, choses du ciel que notre monde commercial a bannies, qui ont trouvé là une place bien chaude, un asile bien clos, où toutes les jeunes plantes littéraires sont cultivées avec soin, appelées à donner des fleurs et des fruits.

Oh ! les délicieux billets que Solange écrit à ses jeunes confidents ! On y sent battre le cœur d'une amie qui a beaucoup vu et beaucoup appris, et qui n'est restée étrangère à aucune délicatesse. J'en voudrais reproduire ici quelques-uns, mais l'espace me fait défaut. Je renvoie le lecteur au " Foyer " du *Journal*.

Voici que cette monographie touche à sa fin, et je n'ai encore rien dit du style de Solange. C'est peut-être aussi bien comme cela, et pour elle et pour moi : la critique purement littéraire n'est pas de ma compétence.

Je dois pourtant ajouter que Solange est poète, non seulement en prose, mais encore en poésie ; qu'elle a écrit des vers d'une belle envolée, exhalant une douce odeur d'encens et de mysticisme. On annonce même qu'elle en offrira bientôt un volume à ses fidèles lecteurs.

Mlle Marie Dumais (Solange), est née et a grandi sur les bords du Saint-Laurent, en ce beau pays de Trois-Pistoles, qu'elle a célébré dans des pages émues. A cet endroit, le grand fleuve est déjà presque une mer. Le golfe immense s'ouvre non loin de là, et après, c'est l'Océan.

Toute jeune encore, Solange à respiré l'acre parfum des brises maritimes, elle a appris à aimer cette belle et sauvage nature dont les flottantes visions n'ont cessé d'enchanter son souvenir, mystique qui lui a donné quelque chose de ses rêves et ce fonds de poésie qui fait le charme de ses écrits. Formée à l'école du malheur, par suite de la mort prématurée de son père, feu M. le notaire Dumais, elle n'a jamais perdu la sérénité d'humeur de ses premiers ans. Sa gaieté est restée inaltérable. On aime à l'entendre rire, de ce bon rire sympathique et perlé qui s'égrène en roulades comme un chant d'oiseau. Et même dans ses écrits, ce contentement, cette joie de vivre, qui sont l'indice d'une excellente santé morale, apparaissent pour donner à notre Solange une physionomie souriante et calme, qu'on placerait volontiers dans le ciel *abstracts des penseurs*.

LE MONDE ILLUSTRÉ a eu les prémices littéraires de Mlle Dumais, et ce n'est pas la moindre de ses gloires d'avoir fourni à plus d'un talent de cette trempe l'occasion de naître et de se développer.

Outre sa collaboration régulière au *Journal*, Mlle Dumais a encore publié plusieurs écrits fort appréciés dans différentes revues du Canada et de la France, où elle a séjourné quelque temps.

ULDÉRIC TREMBLAY.

La prochaine étude, sur Colombine.—Musette, (Mlle Eva Circé), sera de la plume de M. Louvigny de Montigny,—dont le nom seul rappelle un bon souvenir.—A. P...

L'IMPÉRATRICE FREDERIC

(Voir gravure)

La mère de Guillaume II a succombé à la longue maladie qui la minait, dans la soirée du 5 août. Les jours précédents, l'état de l'illustre malade s'était aggravé au point de motiver le départ précipité de l'Empereur, qui s'est rendu auprès de l'Impératrice douairière et a assisté à ses derniers moments. La veuve de Frédéric le Noble, en dépit de ses souffrances cruelles et de son extrême faiblesse, a conservé toute sa connaissance jusqu'au bout.

Tous les enfants de l'Impératrice, sauf le prince Henri, qui se trouvait à Cadix avec l'escadre allemande, se sont trouvés groupés au chevet de la mourante.

Première fille et premier enfant de la reine Victoria, l'Impératrice Frédéric était née au Palais de Buckingham, le 21 novembre 1840.



Photo Laprés & Lavergne

MILLE DUMAIS (SOLANGE)

par le caprice, la coquetterie et la sensualité, mais par l'acceptation totale des fonctions bienfaisantes de son sexe, par cette faculté de dévouement et ce don de consolation qui sont en elle ; de prendre très au sérieux son ministère féminin et d'en chérir les *soirs*.

C'est bien là ce que Solange a voulu faire comprendre en faisant de sa page féminine—ne pas lire *féministe*—le foyer où une cordialité toute familiale est venu, dès le début, s'installer en permanence.

Nos grands journaux canadiens ne sont pas ce qu'il y a de moins positif, de plus éthéré. Essentiellement politiques et mercantiles par vocation et par nécessité, comme les journaux américains qu'ils sont forcés d'imiter, ils se trouvent livrés tout entiers au sens matériel et pratique, à la réclame souvent idiote, à l'information banale du fait divers visant à aiguïser ce qu'il y a de plus vulgaire dans la curiosité des foules plutôt qu'à inculquer au peuple des idées saines et de sérieuses connaissances. Pour un esprit cultivé, l'intérêt y fait presque totalement défaut. Il faut attendre l'édition du samedi pour trouver dans la variété des *matières à lire* un peu de ce qui convient à chacun. C'est dans cette édition privilégiée que se trouve la page réservée aux dames—qui est aussi la page des jeunes, parce que les plus intimes comme les plus discrètes confidences y sont accueillies, parce que de timides essais littéraires y obtiennent la grâce de voir le grand jour de la publicité, parce que les amoureux y peuvent librement roucouler leurs tendresses.

Tel est le " Foyer " du *Journal* : Solange y est dans son élément.

Auprès d'elle—oh ! tout près !—se sont blottis